

qui ne s'ajoute à rien, qui ne conduit à rien de vraiment utile ou sérieux ; c'est un astre perdu dont il ne connaît ni le rang, ni l'emploi dans l'harmonie des êtres, dont par conséquent la destination essentielle lui reste cachée.

De plus en plus courbé vers la terre, à laquelle il a collé son cœur, l'homme s'épuise à interroger les mystères que recèlent ses entrailles ; quant au ciel, il l'a complètement ou à peu près perdu de vue, il n'y lève pas ses regards, il en dédaigne les divines clartés. Combien parmi les savantissimes de notre époque ne savent même pas les premiers éléments de la religion, ignorent, en fait, de catéchisme, de dogme religieux, ce que savent les plus humbles enfants de nos campagnes ! Plongés dans ces ténèbres, ils ne comprennent pas qu'on puisse se tourmenter si fort pour affirmer et défendre des vérités, sans importance aucune à leurs yeux ; ils regardent comme oiseuse toute question où il n'y a rien à brouter dans les conséquences pratiques qui en découlent. Par suite de cette manière de voir, ils n'hésitent pas à condamner les importuns qui rappellent ces vérités et qui les défendent ; ils trouvent même des inconvénients à ce qu'on les affirme : c'est, disent-ils, troubler sans raison l'ordre, la paix et l'harmonie. Ce qu'ils regardent surtout comme une exagération ridicule, pouvant même avoir des conséquences funestes, c'est l'opinion de ceux qui soutiennent que la religion doit tout pénétrer, vérifier et sanctifier : arts, sciences, politique, lois, etc. Ainsi donc, sacrifice de la vérité au profit de l'erreur, voilà un des lamentables résultats de l'ignorance en fait de doctrine religieuse.

Nous sommes heureux de pouvoir citer à l'appui de notre manière de voir ce que disait à Rome, il n'y a pas longtemps, une des gloires de l'épiscopat français. Le vénérable prélat ne parle que des laïques de France ; mais grand nombre d'hommes sçavants sont dans le même cas.

"S'il y a, disait-il, parmi les laïques de France, tant de catholiques libéraux, et si peu dans le clergé, cela tient à la grande différence qui existe entre celui-ci et ceux-là sous le rapport de la science religieuse. Avec de bonnes études théologiques, mêmes élémentaires, ce libéralisme hybride est impossible, à moins que l'esprit ne soit mal tourné ou la science de mauvais aloi. Nos laïques de France ignorent complètement la théologie ; or, là où manquent les connaissances théologiques, la science philosophique ne peut être que fort légère. Sans philosophie et sans théologie, peuvent-ils faire de la bonne politique et écrire avec sagesse sur les affaires du temps ? Ils disent souvent dans leurs journaux, ou dans leurs discours : "Nous traitons la question au point de vue de la raison et de la politique ; nous avertissons que nous ne faisons point de théologie." *Niaiserie pure !* Absolument comme si on traitait de l'homme en mettant l'âme de côté.

"La France ne sera sauvée que quand nos laïques posséderont mieux la science de la religion. Le catéchisme et la théologie seuls peuvent donner le coup de mort à ce qu'ils appellent les principes modernes."

Les dernières nouvelles de la Rivière-Rouge nous apprennent qu'un gouvernement provisoire est organisé, et que Riel en a été fait le président. Les pouvoirs de ce dernier sont très-étendus.

Le gouvernement fédéral, par l'entremise de M. Howe, a écrit, le 16 février, une lettre à Mgr. Taché pour le mettre au fait de tout ce qui s'est passé dans l'Ouest depuis le moment où M. McDougall a tenté d'agir comme lieutenant-gouverneur, et en même temps pour lui expliquer ses intentions. Par cette lettre, on voit que le gouvernement a une confiance illimitée dans la sagesse du vénérable prélat.

On a télégraphié de Paris, le 16 mars que ce jour-là même deux cents zouaves pontificaux canadiens passaient dans cette

ville, faisant route pour le Canada. Ils nous arriveront donc très-prochainement et seront fêtés comme le méritent de braves et dévoués défenseurs de Pie IX.

Le comte de Montalembert, est mort le 14 mars, à l'âge de 60 ans. Orateur et écrivain très-distingué, il combattit vaillamment, très-jeune encore, pour la liberté de l'enseignement et fut proclamé chef du parti catholique en France. Malheureusement, il avait depuis assez longtemps perdu par son libéralisme la belle position qu'il s'était faite au commencement de sa carrière. Il appartenait à l'école du *Correspondant*.

A Monsieur l'écrivain du "Journal de Québec"

Monsieur,

Je viens de lire la réponse que vous faites dans le *Journal* du 18 mars à ce que j'écrivais à votre adresse le 10 du même mois. Vous vous plaignez en termes passablement exagérés, à mon avis, de ma manière d'agir à votre égard. Je suis bien, Monsieur, que vous auriez mieux aimé que je me fusse laissé écorcher vif sans dire mot. Mais rien ne m'obligeait à pratiquer l'abnégation jusque là. J'ai eu d'excellentes raisons pour vous déranger dans vos charitables façons d'aller, et je ne vous en ai point fait mystère. Vous n'avez donc pas à vous plaindre. Vous auriez dû comprendre depuis longtemps que je désirais ne pas vous causer des désagréments trop vifs, car j'ai sans cesse pris les moyens de vous ramener à l'unique question de l'infailibilité, origine du débat entre nous. Ma réserve vous a paru un signe de faiblesse et même ridicule. Chantant victoire un peu trop tôt, vous vous êtes plu à écrire que vous me teniez sur le gril et que vous vous amusiez beaucoup, vous homme plein de mansuétude et de charité, à prolonger mon supplice.

Si je rappelle ces fanfaronnades, Monsieur, ce n'est pas qu'elles m'émouvent ; mais je désire vous donner à entendre que vous êtes injuste dans vos plaintes, à l'heure qu'il est. Comme vous vous étiez mis en tête de dire n'importe quoi pour me faire expier le tort d'avoir eu raison contre vous, il fallait bien essayer de mettre un terme à votre trop grand sans-gêne, déjà bien connu du public. Vous vous êtes imaginé que les injures me déconcerteraient ; elles ont déconcerté tant d'autres qui, de dégoût, se sont retirés du champ de la lutte où vous les avez amenés ! Vous vous êtes trompé ; je suis ainsi constitué que vos injures me trouveront parfaitement impassible. Vous épuiserez tout votre vocabulaire d'outrages avant que je perde patience. Je n'ai fait et ne ferai que vous mettre en lumière. Je constaterai et rendrai évidente votre mauvaise foi ; je signalerai les très-pitoyables moyens que vous mettez en œuvre pour vous tirer d'embarras. Vous me direz intolérant, peu charitable, furieux même, rien n'y fera ; je continuerai à vous démasquer tant que vous marcherez dans la voie où vous êtes entré.

A propos de l'infailibilité, vous en êtes réduit, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, à rougir de vos propres paroles et à les renier. Vous le faites cependant d'une façon qui ne tourne pas à votre honneur. Ces paroles, prétendez-vous maintenant, sont de ma fabrique, c'est moi qui les ai inventées. Pour plusieurs raisons, Monsieur, vous n'êtes pas cru. D'abord, tout ce que vous écrivez porte un cachet particulier, incommunicable ; on le reconnaît facilement ; ensuite, ce qui est écrit est écrit. Ainsi donc, quoique vous disiez dans votre réponse du 19 mars : "Il (le rédacteur de la *Revue*) compose un texte pour nous faire dire que nous sommes d'opinion que l'infailibilité personnelle du Pape est une question ouverte ;" vous avez fort bien écrit et fait imprimer par-dessus le marché ce qu'on lit dans le numéro du *Journal de Québec* du 17 février : "Nous sommes d'opinion que la question est ouverte et que nous